

La chose est si facile. Laissons de côté les syndicats au capital de deux ou trois millions qui ont doublé leur fortune dans ces deux dernières années pour ne nous occuper que de ceux dont les membres ne peuvent disposer que de faibles sommes.

Ne peut-on pas trouver 50 personnes qui ont chacune, en banque ou ailleurs, 1000 piastres dont elles ne retirent que 3 à 4% d'intérêt par année ?

Qu'elles forment un syndicat qui achètera 10,000 acres de terre à 5 piastres l'acre ; jamais placement peut être plus sûr ; les banques peuvent naître et mourir ; la terre sera toujours là—impérissable propriété.

Le syndicat, par un de ses membres qui vit sur les lieux, vend 5,000 acres—la moitié de sa propriété—à 31 colons qui achètent chacun un quart de section : 160 acres ; le syndicat a la première hypothèque sur ces terres. Il garde en réserve les cinq autres mille acres placés entre les différents lots de ces 31 colons, c'est-à-dire, au milieu d'une nouvelle paroisse de l'Ouest. Si les deux premières récoltes sont bonnes, la valeur des actions redouble. Si la récolte manque une année ou deux, il n'y a pas de risque à courir, la terre est là, et la première bonne récolte en fera monter la valeur.

Les compagnies qui font affaire dans l'Ouest prêtent aux colons sur première hypothèque à 8 p. c., mais je crois que l'intérêt de 6 p. c. satisfera les capitalistes de Québec, vu qu'il n'y a aucun danger de perte.

Plusieurs risquent de l'argent dans des mines, des pouvoirs d'eau, des industries que la concurrence des millionnaires ruine. Ici c'est la concurrence qui sauve les capitalistes ; plus il y a de compétition, plus les terres se vendent. Ajoutons à cela la joie d'avoir fondé une paroisse canadienne et d'avoir assuré l'avenir de la famille d'un frère, d'une sœur, d'un neveu ou tout au moins celle d'un compatriote.